

fff article de Denis Sanglard

Marthe est alcoolique. A en crever. Marthe raconte sa longue descente aux enfers. Sa dépendance qui ravage tout. Ses rémissions toujours éphémères et ses échecs toujours recommencés. Ses mensonges qui deviennent sa vérité. Son incapacité à vivre, sa souffrance à vivre, sa folie de vivre. Son amour et sa haine pour son mari et ses enfants. Cette volonté, cet acharnement à vouloir les détruire, les entraîner dans sa chute malgré cet amour immense, devenu si fragile, qui ne le soutient plus, ne peut plus la soutenir. Marthe, lucide, à vif, écorchée, boit sa vie et les malheurs du monde. Ce monde qui la broie inexorablement. Frédérique Keddari-Devisme, l'auteure et metteuse en scène, s'empare avec beaucoup de tact d'un sujet tabou, la dépression et l'alcoolisme féminin. Tact, oui, pudeur et justesse. Mais sans rien cacher des ravages terrifiants d'une maladie qui emporte tout d'une vie. Rien de mélodramatique, rien de pathétique mais au contraire une écriture tenue, tendue, qui met à distance son sujet, évite tout voyeurisme vulgaire mais nous entraîne doucement, irrésistiblement dans une spirale infernale dont on ne ressort pas, comme Marthe, indemne. Une belle et forte écriture non dénuée parfois de poésie comme un baume sur des plaies ouvertes. Et la rigueur sans esbroufe de la mise en scène, sa sobriété, laisse toute la place à son interprète, Elizabeth Mazev qui s'empare de Marthe avec une vérité troublante. Une interprétation sensible, d'une grande subtilité. Marthe n'est pas un monstre, c'est un petit bout de femme effrayée par la vie qui ne peut « passer son temps, comme elle dit, à ramer sur le lac d'Aiguebelette ». Marthe est terriblement lucide. Et ce que compose là Elizabeth Mazev, comédienne d'une grande générosité, on le sait, nous bouleverse. Parce qu'elle se refuse à toute composition théâtrale, tout effet de manche, toute caricature ou boursoufflure, mais fait de son personnage une femme certes détruite par une dépendance fatale et destructrice mais d'une grande pudeur malgré cette confession qui ne cache rien de sa déchéance, de sa maladie. Elizabeth Mazev est tout entière Marthe dans ses pleins et ses déliés, ses contradictions, ses mensonges mais avec cette retenue, avant que tout ne lâche, propre à ceux qui ne veulent rien laisser paraître, rongés de l'intérieur. Tout entière dans cet humour ravageur, cet amour ravagé. Femme défaite qui se délite sous nos yeux, de défaites en échecs. Une plongée en apnée dans la folie. Et c'est cela, cette torsion, cette douleur muette, qui dévore vos tripes, bouffe votre vie, que l'on étouffe, qu'Elizabeth Mazev rend palpable sans démonstration et sans outrance, refusant la caricature. Il y a quelque chose de singulier et de puissant, de profondément juste dans cette appréhension de son personnage qui voit Elizabeth Mazev par petites touches, miracle d'une mise en scène qui ose le quotidien, la banalité, s'enfoncer dans l'aliénation, en toute conscience, glisser et renoncer sans rien faire paraître, jamais, de ce qui sourd, gronde et la happe. Elizabeth Mazev ici touche à l'indicible, à la grâce douloureuse des vrais écorchés, à leur mystère. Son récit, ce cri désespéré, qui ne demande pas d'excuses, sans complaisance, frappe et bouleverse parce qu'Elizabeth Mazev offre à Marthe une magnifique part d'humanité dans sa déchéance. Mieux même, elle ne lui retire pas même au plus profond de celle-ci. Si Marthe est assoiffée c'est bien aussi d'amour.

A 90 degrés texte et mise en scène Frédérique Keddari-Devisme

Avec Elizabeth Mazev

Lumières Joël Adam